Réunion. M. Carrié nous en a offert deux exemplaires capturés à Maurice, de sorte qu'on doit la considérer comme très répandue dans toute la région indo-pacifique. On sait qu'une seconde espèce, l'*E. dentatus* Miers, se trouve à Sainte-Hélène, où elle a été signalée par Miers en 1880.

Quant au *Palinurellus Wienecki*, c'est un Crustacé plus rare encore, mais dont la distribution géographique ne doit pas être sans une grande analogie avec celle du précédent. Il n'est connu que par un mâle provenant de Sumatra et décrit par M. de Man sous le nom d'*Arœosterrus Wienecki* (*Notes Leyden Mus.*, vol. III, 1881, p. 131); mais sa répartition est certainement beaucoup plus vaste, car il est représenté par un spécimen (encore un ♂ !) dans la collection de M. Paul Carrié. Au surplus le genre *Arœosterrus* doit disparaître pour faire place à celui de *Palinurellus* établi par von Martens en 1878. L'espèce type de ce dernier auteur est le *P. Gundlachi* des Antilles, décrit en 1881 par Batesp sous le nom deux fois synonyme de *Synaxes hybridicus*. Le genre ne paraît pas renfermer plus de deux espèces.

Sur l'identité des genres Anchistiella *A. Milne-Edwards et* Campylonotus *Bate*,

par M. E. Sollaud.

Parmi les Crustacés recueillis dans la région du cap Horn par l'Expédition de la *Romanche* (1882-1883), figure un lot important de Crevettes, qui ont été décrites, en 1891, par *A. Milne-Edwards* [1]. Cet auteur avait créé, pour trois de ces espèces, un genre nouveau, le genre *Anchistiella*, qu'il rangeait dans la famille des *Palémoniens*. Il note la ressemblance étroite de ces formes avec les *Anchistia* [Milne-Edwards fait sans doute allusion à *Anchistia scripta* (*Periclimenes scriptus*) Risso], mais l'existence d'un palpe mandibulaire les rapproche, d'après lui, des *Palæmon* : « *C'est*, dit-il, *entre les* Palæmon *et les* Anchistia *que doit se ranger notre nouveau genre, et c'est pour indiquer ses affinités que je le désigne sous le nom d'*Anchistiella. »

L'étude morphologique de ces *Anchistiella* m'a montré qu'il s'agissait, en réalité, de formes bien différentes des Palémonidés. Un examen tout superficiel avait suffi d'ailleurs à me convaincre que les véritables affinités de ce genre avaient été méconnues; il est certain que le rostre (avec ses fortes dents) et les chélipèdes de la deuxième paire (avec leurs fortes pinces)

[1] *Mission scientifique du cap Horn*, t. VI, Zoologie : Crustacés, 1891, p. 37, pl. III, fig. 2; pl. IV, fig. 1 et 2.

rappellent d'assez près les parties homologues des *Palémonidés;* mais, d'une part, le flagellum externe des antennules, toujours bifurqué dans cette famille, est simple dans *Anchistiella;* d'autre part, au lieu des *quatre* spinules de la face supérieure du telson (dont le nombre est d'une fixité absolue chez tous les *Palémonidés*), nous en observons, dans le genre de Milne-Edwards, *huit* ou *dix*, suivant les espèces.

Si nous poussons plus loin nos investigations, nous trouvons un système appendiculaire complexe, répondant à la formule suivante :

	MAXILLIPÈDES.		PATTES.				
	II.	III.	I.	II.	III.	IV.	V.
Pleurobranchies.....	0	1	1	1	1	1	1
Arthrobranchies.....	0	1	1	1	1	1	0
Podobranchies.....	1	0	0	0	0	0	0
Épipodites.....	1	1	1	1	1	1	0
Exopodites.....	1	1	0	0	0	0	0

On sait que les épipodites et les arthrobranchies correspondant aux pattes (ou péréiopodes) ont complètement disparu dans les *Palémonidés*. Les *Anchistiella* sont donc des formes certainement plus primitives.

Les mêmes conclusions découlent de l'examen des appendices buccaux. Sans entrer dans une étude morphologique détaillée, j'indiquerai seulement quelques points, qui font bien ressortir la distance séparant les *Anchistiella* des *Palémonidés :*

Fait très important, les *mandibules* sont simples, non bipartites; autrement dit, la partie sécante et la partie masticatrice (représentées chacune par une branche bien distincte et bien individualisée dans les *Palémonidés*) ne sont pas nettement séparées dans *Anchistiella*.

Les *maxilles* portent deux lacinies : lacinies *coxopodiale* et *basipodiale*, toutes deux bifurquées (comme dans les Pénéides): en outre, au moins dans *A. Seneuili*, l'endopodite présente à sa base les traces d'une petite lacinie, lacinie *ischiopodiale*, dont le bord est muni de soies (fig. 1 *a*). Lacinies coxopodiale et ischiopodiale se retrouvent généralement dans les larves zoés et mysis des Palémonidés, mais disparaissent toujours d'une façon complète dans les adultes de cette famille.

L'endopodite des maxillipèdes I (simple dans les Palémonidés) est biarticulé (*A. Seneuili*) [fig. 1 *b*], ou même triarticulé (*A. Hyadesi*); celui des maxillipèdes II a conservé la division primitive en *cinq* articles [fig. 2 *a*] (les articles 1 et 2 sont toujours soudés dans Palæmon et les genres voisins). Enfin l'exopodite des maxillipèdes III est pluriarticulé [1]. Ce sont

[1] C'est à tort que Barrois (*Bull. Soc. Zool.*, XI, 1886, p. 691) décrit et figure des *exopodites pluriarticulés* chez *Palæmonetes varians;* ils sont simples dans tous les *Palémonidés*.

là autant de dispositions ancestrales, qui peuvent réapparaître d'une façon transitoire, mais s'effacent toujours au cours du développement, chez les Palémonidés.

Cet ensemble de caractères primitifs nous oblige à rechercher les affinités des *Anchistiella* dans des formes analogues aux *Acanthephyra*, *Hymenodora*, etc., c'est-à-dire dans les différents genres qui ont été groupés dans la famille

a *b*

Fig. 1.

Campylonotus (*Anchistiella*) *Seneuili* A.-M. Edw.

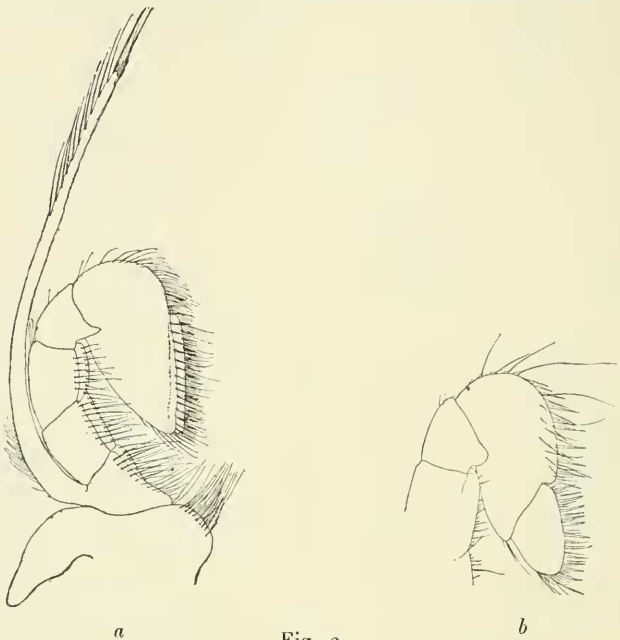
a. Maxille. — *b*. Maxillipède I (côté droit × 15).

des *Hoplophoridés*. Or, une étude comparée des appendices buccaux, dans ces types inférieurs, m'a permis d'identifier, avec une certitude absolue, le genre *Anchistiella* de Milne-Edwards avec un genre décrit quelques années auparavant (en 1888) par *Sp. Bate*, sous le nom de *Campylonotus* [1]; le

[1] Sp. Bate, *Macroures du Challenger*, 1888, p. 767, pl. CXXII, fig. 3; pl. CXXVIII, fig. 1, 2 et 3.

terme d'*Anchistiella* doit disparaître de la nomenclature zoologique, le terme équivalent de *Campylonotus* ayant la priorité.

Bate avait rattaché son nouveau genre aux *Acanthéphyridés*, plus généralement connus aujourd'hui sous le nom d'*Hoplophoridés*. Si cette opinion me paraît justifiée, je tiens néanmoins à faire remarquer que les *Campylonotus* sont des *Hoplophoridés très aberrants*, qui s'éloignent de tous les autres *Hoplophoridés* par plusieurs caractères importants : signalons avant



a *b*

Fig. 2.

a. Maxillipède II de *Campylonotus Sceneili* A. M. Edw. (côté droit × 15);
b. Maxillipède II (portion distale) d'un Hophophoride typique : *Hymenodora glacialis* Buchholz (côté droit × 10).

tout l'absence complète d'exopodites sur les pattes. D'autre part, le dernier article du maxillipède II est très étroit et appliqué suivant toute sa longueur sur le bord interne de l'avant-dernier, *comme dans les Palémonidés* (fig. 2 *a*); cette disposition est moins nettement réalisée dans les *Hoplophoridés* typiques, où le dernier article est large et reste libre sur une plus grande partie de sa surface (fig. 2 *b*). Enfin, tandis que dans *Hoplophorus*, etc., les pattes des deux premières paires sont semblables et de même longueur, dans *Campylonotus* les pattes II deviennent plus longues et plus grosses que toutes les autres, et les fortes pinces dont elles sont armées rappellent de très près celles des *Palémons*.

Ainsi, plusieurs des caractères qui éloignent notre genre des vrais *Hoplophoridés* paraissent le rapprocher des *Palémonidés*. Je crois que ces ressemblances résultent seulement de convergences adaptatives et qu'elles ne peuvent être invoquées en faveur d'une relation généalogique directe; la distance est trop considérable en effet entre ce genre encore très primitif et les Crevettes beaucoup plus évoluées de la famille des *Palémonidés*.

Deux des espèces types de A. Milne-Edwards correspondent à des formes déjà décrites par Bate. Les variations individuelles étant très faibles, et par suite les différences spécifiques bien tranchées, le tableau suivant permettra de caractériser d'une façon très simple les quatre espèces aujourd'hui connues de *Campylonotus* :

Genre *Campylonotus* (Bate) : *Hoplophoridés aberrants; pas d'exopodites sur les pattes; pattes II plus longues et plus grosses que les pattes I.*

A. Scaphocérites à extrémité antérieure large et arrondie (fig. 3 *a*) :
Rostre recourbé vers le haut dans sa portion distale, et dépassant le bord antérieur des scaphocérites; dents[1] : $\frac{4-5}{3}$. *C. semistriatus* Bate [= *Anchistiella Hahni* A.-M.-Edw.].

B. Scaphocérites se rétrécissant graduellement d'arrière en avant, et se terminant en pointe (fig. 3 *b*) :
a. Rostre fortement recourbé vers le haut dans sa portion distale (fig. 3 *c*) :
α. Rostre dépassant de beaucoup l'extrémité antérieure des scaphocérites; dents : $\frac{4+2}{8-9}$. *C. vagans* Bate [= *A. Hyadesi* A.-M.-Edw.].
β. Rostre n'atteignant pas tout à fait l'extrémité antérieure des scaphocérites; dents : $\frac{5}{4}$. *C capensis* Bate.
b. Rostre *droit*[2] (fig. 3 *d*), plus court que les scaphocérites; dents : $\frac{3}{4}$. *C. Seneuili* A.-M. Edw.

Trois de ces espèces, *C. semistriatus*, *vagans* et *Seneuili*, existent dans les parages de la Terre de Feu et des côtes méridionales du Chili[3]. La plupart des exemplaires du *Challenger* ont été capturés par des fonds de 200 à 700 mètres; mais d'autres proviennent de profondeurs beaucoup moindres, et même, les dragues de la *Romanche* ont ramené des *C. vagans* de 18 mètres, dans le détroit de Magellan; on sait que les vrais *Hoplophoridés* vivent au contraire constamment dans les zones profondes. *C. capensis* a été trouvé par le *Challenger*, près des îles Marion, au sud-est de la colonie du Cap,

[1] Y compris les deux dents portées dans toutes les espèces par le prolongement de la carène rostrale supérieure sur le céphalothorax.

[2] Le terme de *Campylonotus* (*καμπύλος* «courbe», *νῶτος* «dos»; Bate fait allusion à la courbure de la carène rostrale dorsale) est donc impropre.

[3] *C. vagans* a été trouvé également plus à l'Est, à la Géorgie du Sud, par l'Expédition antarctique suédoise.

et aussi au large de Pernambouc; la dispersion de cette espèce jusque dans l'Atlantique intertropical s'explique par l'existence d'un courant froid (courant de Benguéla), qui remonte le long des côtes occidentales de l'Afrique pour s'infléchir ensuite à l'Ouest, vers les côtes brésiliennes.

M. Coutière s'est demandé si les larves mysis, décrites par Ortmann sous le nom de *Retrocaris* [1], n'étaient pas des larves de *Campylonotus;*

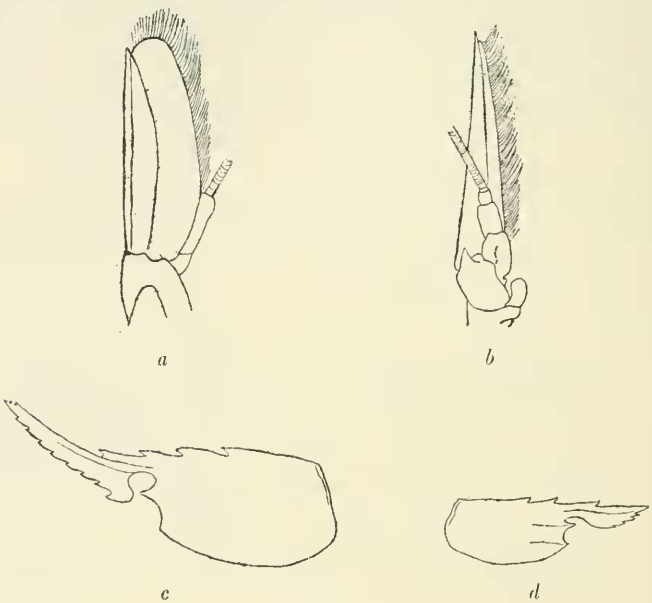


Fig. 3.

a. Scaphocérite de *Campylonotus semistriatus* Bate (× 2);
b. Scaphocérite de *C. vagans* Bate (× 2);
c. Rostre et céphalothorax de *C. vagans* Bate (gr. nat.);
d. Rostre et céphalothorax de *C. Seneniti* (× 1,5).

il remarque notamment que *R. antarcticus* Cout. [2], capturé en même temps que le *Campylonotus vagans,* possède un rostre rappelant assez bien celui de cette espèce adulte. Je ne crois pas cette hypothèse admissible: en effet, l'étude des appendices buccaux montre que les larves *Retrocaris* appartiennent à des formes plus évoluées que *Campylonotus :* c'est ainsi

[1] Ortmann, *Dekap. u. Schizop. der Plankton-Exped.*, p. 83, pl. V, fig. 7; pl. VII, fig. 2 (1893).

[2] H. Coutière, *Bulletin du Muséum*, Paris, 1907, p. 407, fig. 3.

que la lacinie coxopodiale des maxilles est simple, que l'endopodite des maxillipèdes I n'est pas pluriarticulé, etc. Si l'on joint à ces caractères des appendices buccaux l'existence d'un flagelle antennulaire externe bifide, et la prédominance des pattes II sur les pattes I, il semble que l'on ait plutôt affaire à des larves de *Palémonidés* ou de *Pontoniidés*. *Retrocaris spinosa* Ortm. a d'ailleurs été pêché dans la *mer des Sargasses*, loin, par conséquent, de l'habitat des *Campylonotus*, et dans une région où les *Palémonidés* représentent un élément important de la faune pélagique.

Un cas de parasitisme exceptionnel chez la Sardine. (*Inconvénient des dénominations zoologiques mal conçues.*)

Par M. le Dr Marcel Baudouin.

Les deux observations suivantes, faites le 12 avril 1910, à Croix-de-Vie (Vendée), montrent, une fois de plus, qu'on a tort de donner aux Parasites un *nom* où l'on fait intervenir celui de leur hôte :

1° Une Sardine, de 100 millimètres de longueur et de 19 millimètres de largeur (c'est-à-dire un animal très petit relativement), présente *trois* Copépodes parasites sur les yeux. Il s'agit du *Lernæenicus Sprattæ* (ainsi appelé parce qu'il vit d'ordinaire sur le Spratt). Ce qui fait l'intérêt de ce cas, qui n'est pas le premier que nous ayons cru observer[1], c'est qu'il y a ici des Parasites sur les *deux yeux* (fait très rare pour la Sardine, comme pour le Spratt), et qu'il s'agit bien de *trois L. Sprattæ*, et non de *L. Sardinæ* variété *moniliformis*[2];

2° Un *Spratt*, d'une longueur de 80 millimètres et d'une largeur de 17 millimètres, porte, au niveau du *flanc* gauche, sur la ligne latérale bleuâtre, un peu en avant de la queue, un *Lernæenicus Sardinæ*, absolument typique. J'ai déjà publié un fait comparable[3].

On voit donc que, parfois, *L. Sardinæ* se fixe sur le *Spratt*, mais aux points d'élection qu'il préfère pour la *Sardine* (nageoire dorsale, flanc); et que, parfois également, *L. Sprattæ* se fixe sur la *Sardine*, mais au lieu d'élection qu'il a adopté d'une façon exclusive sur le *Spratt* (le globe oculaire)! — Il aurait donc mieux valu donner d'autres noms que *Sardinæ* et

[1] Marcel Baudouin, *Ve Congrès nat. des Pêches maril.*, Sables-d'Olonne, 1909, 1re section. — Tiré à part, in-8°. [Voir n° LXVII].

[2] Marcel Baudouin, *Assoc. franç. Av. Sc.*, Congrès de Toulouse, 1910.

[3] *Bulletin du Muséum d'Hist. nat. de Paris*, 1908, p. 17, n° 1.